

*
*
*

Rome est devenue la capitale de l'Italie. Victor-Emmanuel y a fait son entrée triomphale, et les trompettes de la renommée ont annoncé au monde entier que la ville éternelle, la ville des Papes et des martyrs, était gouvernée par un roi excommunié.

L'arrivée du monarque italien à Rome marque la dernière étape de cette usurpation sacrilège. Ce n'est qu'un coup à l'emporte-pièce, où le *galant homme* s'est fait le moins galamment du monde manœuvrer comme un automate. Que signifiaient, en effet, ces indécisions, ces craintes et ces demi-mesures alors que le territoire pontifical était envahi sans cause légitime, contre toute règle de justice et contre le droit des gens ? Pourquoi ces promesses de protection et de générosité alors que le plus grand des vols était commis ? Pourquoi ces appels insensés à la bénédiction papale alors qu'une soldatesque misérable profanait les temples et pillait les communautés religieuses ?

A présent voici le roi d'Italie installé dans sa nouvelle capitale. Certes, il aurait renié son passé s'il n'eût employé un langage conciliant et s'il n'eût été plein de munificence dans ses promesses. En effet, il reconnaît au Pape son indépendance absolue et la légalise même. Il met à l'abri de toute molestation de la part du gouvernement les cardinaux et tout le corps ecclésiastique. Il accorde en franchise les communications télégraphiques et postales au service du Vatican. Il élimine pieusement l'ingérence de l'Etat dans la juridiction spirituelle et disciplinaire du Pontife, et abolit avec un zèle digne d'une meilleure cause le serment d'allégeance envers le roi. Toutes choses excellentes, si l'on fait abstraction de l'invalidité manifeste de la conquête.

D'ailleurs, que peut-on attendre de bon de l'usurpateur lorsque ses plus brillantes promesses reçoivent leur complète négation dans l'action immédiate ou ultérieure de ses ministres. Il ne fait qu'ajouter à tous ses crimes celui de la plus insigne mauvaise foi.

Les têtes fêlées de la démagogie et du radicalisme lui reprochent l'exercer une politique trop infatuée et de n'avoir pas cette fermeté de décision qui doit caractériser un homme d'état. Elles voient avec ombrage ce simulacre de souveraineté accordé au Souverain-Pontife. Il en sera pour ce cas-là comme pour les autres. Victor-Emmanuel se laissera déborder par les révolutionnaires, et graduellement, il convertira en lettres-mortes tous les privilèges accordés au Pape. Mais ce qu'il ne pourra jamais effacer, ce sont ces protestations solennelles qui sont expédiées de toutes les parties de la catholicité au Chef Suprême de l'Eglise.